

Paris, le 25 Juin 1881.

Mademoiselle,

Vous vous souvenez peut-être que dans ma dernière lettre, datée, si je ne me trompe, du mois de janvier, j'avais eu l'honneur de vous annoncer à coup sûr que votre traduction allait paraître dans un des numéros les plus prochains de la Revue de France. On m'avait en effet donné les assurances les plus formelles à cet égard.

Il doit vous rendre compte de ce qui s'est passé depuis. Vos vœux, m'opérant que de nouveaux vœux se produiraient qui devaient vous étonner autant qu'ils m'en rétaient, je me suis rendu de nouveau à la Revue, et j'ai déclaré que je désirais qu'on mît fin, d'une façon ou d'une autre, à des hésitations insupportables : me rendre le manuscrit ou l'insérer enfin : tel est le dilemme que je posai. On refusa de me rendre le manuscrit, et on me confia

ma la parole donnée dix fois. Je me retirai sous ma tente et j'attendis, faut. d. pourrais faire autre chose.

J'attendais toujours, lorsque j'appris, il y a quinze jours, que la Revue de France allait cesser de paraître ou plutôt fusionner avec le Correspondant. Aussitôt, me voilà en route pour dénicher le rédacteur de la Revue et obtenir des renseignements sûrs. Après trois soirées perdues à le chercher à la revue et chez lui, je suis parvenue hier à le joindre. Il m'a assuré que les engagements pris par la Revue seraient tenus, que votre nouvelle paraîtrait soit dans le Correspondant agrandi et refondu soit dans un des journaux que les actionnaires de la Revue de France font paraître dans les mêmes bureaux. Les journaux sont le Moniteur et le Petit Moniteur, feuille orléaniste libérale. Sur ma demande, on m'a assuré que les conditions seraient les mêmes que celles que je vous ai fait connaître dans le Temps.

J'ai accepté provisoirement cet arrangement, sauf à vous demander de confirmer mon acceptation. J. n'hésite pas un instant à vous consulter à prolonger vos efforts de patience comme je prolonge les miens. Tout assis en mains tous les éléments de la question, j'ai été demander à Madame Alam

si la nouvelle Revue accepterait votre travail. Madame Adam m'a répondu que la nouvelle Revue ne publierait pas d. traduction. La règle est abolie. Il reste bien la Revue suisse, qui paraît à Yveronne et qui a beaucoup de lecteurs en France. Mais entre une Revue qui paraît à Yveronne et une Revue qui paraît à Paris ou un journal politique qui paraît à Paris, il n'y a pas hésitation. Il y a d'autant moins à hésiter qu'en retirant le manuscrit aux gens d. la Revue d. France pour l'offrir à la Revue suisse, nous risquons de nous assoir entre deux chaises.

Il n'est pas agréable d. travailler pour le roi de Prusse, j'insiste donc vivement pour que vous vous en teniez à la parole donnée par les gens d. la Revue. Si, dans quelques mois, rien ne vient ou n'est venu, il sera toujours temps d. faire un coup d. tête.

Croyez que l'ennui qui résulte de ces retards est plus cruel pour moi que pour vous, non point à raison des légers dérangements qu'ils me causent, mais parce que j'ai été jusqu'ici impuissant à vous procurer la satisfaction que vous m'avez promise.

En tous cas, je serais heureux si vous pourriez ne

pas trop d'œuvres de la bonne volonté de votre
respectueusement dévoué

A. Marchand

